Allier polyphonie et polygraphie sur l'exil

Marie Poinot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/7437>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.7437

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 156-161

ISBN : 978-2-919040-42-1

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Marie Poinot, « Allier polyphonie et polygraphie sur l'exil », *Hommes & migrations* [En ligne], 1323 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/7437> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.7437>

LITTÉRATURE

Allier polyphonie et polygraphie sur l'exil

Entretien avec Mohamed Mbougar Sarr,
écrivain, lauréat du Prix littéraire de la Porte Dorée, 2018

réalisé par **Marie Poinot**,
rédactrice en chef de la revue

H

ommes & Migrations: *Vous êtes un jeune écrivain sénégalais et avez publié votre deuxième roman aux éditions Présence africaine. Pouvez-vous nous rappeler rapidement votre parcours personnel en France ? Comment s'est fait votre accueil dans les cercles littéraires parisiens ? Quels rôles ont joué votre éditeur et les prix littéraires reçus dans votre carrière ?*

Mohamed Mbougar Sarr : Je suis arrivé en France à la fin de l'été 2009 pour poursuivre mes études supérieures. J'ai intégré une classe préparatoire en Lettres (Hypokhâgne et Khâgne) au Lycée Pierre d'Ailly de Compiègne. Époque décisive dans ma formation intellectuelle et mon rapport à la littérature. Ce fut à ce moment-là que j'ai commencé à lire compulsivement et à vraiment écrire, en essayant d'avoir une certaine exigence. Puis j'ai intégré l'École des hautes études en sciences sociales (Ehess) de Paris, où je continue mon parcours, en doctorat. J'ai publié mon premier roman en 2015. Mon éditeur, Présence Africaine, n'est pas à proprement parler au cœur des cercles littéraires parisiens. Par son histoire, ses moyens, sa ligne éditoriale, il en est plutôt un peu à la périphérie. Mais j'ai eu la chance d'avoir son soutien et sa confiance, et quelques prix reconnus : à partir de là, une toute petite partie du milieu littéraire français a découvert mon œuvre. Mais cela reste vraiment une minorité. Je demeure encore relativement inconnu (et tant mieux), même si les prix obtenus, dont celui du Palais de la Porte Dorée pour mon deuxième roman, contribuent à donner un peu plus de visibilité à mon travail littéraire. Les prix sont toujours un encouragement ; ils font toujours plaisir mais, fondamentalement, ce n'est pas pour en obtenir que j'écris. Je pense que c'est le cas de tous les écrivains. Je l'espère en tous cas.

► Soirée de remise du Prix littéraire de la Porte Dorée, 2018, Lauréat Mohamed Mbougar Saar. Photo Anne Volery. @ EPPPD.

H&M : *Vous avez choisi l'épopée collective comme forme romanesque. Pourquoi ? Vouliez-vous investir une forme littéraire quelque peu délaissée dans la littérature contemporaine au profit de récits plus intimistes ? Comment réussissez-vous, dans cette forme ambitieuse et multifacettes, à faire résonner autant de destins singuliers, ceux des arrivants comme des villageois ?*

M. M. S. : J'ai toujours aimé les épopées pour leur ambition, leur capacité à donner à la condition humaine des images et des métaphores fortes, sublimes, qui touchent au cœur et lèvent de puissantes émotions. Il est vrai qu'aujourd'hui, pour plusieurs raisons, la littérature est plus centrée sur l'individu. Il me semble qu'il y a une sorte de soif de vrai, mais un vrai qui serait inscrit dans le vécu, l'intimité. Tout se passe comme si on n'accordait plus beaucoup de crédit au pouvoir des fictions purement romanesques, ambitieuses, lesquelles touchent pourtant, je crois, à quelque chose qui n'est plus seulement de l'ordre du vrai, mais de la vérité – je mets un petit « v ». Je garde pour ma part une fascination pour la fiction pure et ambitieuse, fût-elle de veine réaliste. Je n'oublie pas

que parmi les premiers grands textes littéraires écrits, figurent des épopées. Qu'est-ce que *L'Iliade*, *L'Odyssée*, *Le Râmâyânâ*, *L'Enéide*, *Le Mâhabhârata* ? De formidables récits collectifs, politiques donc, au cœur desquels se meuvent des héros dont l'âme est le théâtre de toutes les nuances de l'humanité. L'épopée a l'ambition de proposer une grande forme pour embrasser le monde, sa complexité, la grandeur et la misère des hommes. Je voulais essayer de retrouver cela. Evidemment, je savais que je serais en-deçà de mes ambitions, mais je voulais essayer, car j'avais le sentiment que le drame des migrants avait aussi quelque chose d'épique, qui les engageait eux, bien sûr, mais qui engageait aussi ceux qui les accueillaient. Ce que j'ai pu observer en Sicile m'a fait penser à une grande scène où se croiseraient, dialogueraient, se battraient, s'embrasseraient autant de possibilités humaines. Il s'agissait pour moi d'accorder à chacune de ces possibilités devant une situation donnée une attention particulière, afin de restituer une part de vérité de la crise éthique en cours. Pour tenter de comprendre l'ensemble de l'acte, je me suis mis dans la tête de chacun de ses acteurs. C'est à mes yeux l'une des prérogatives élémentaires du romancier. L'un de ses privilèges aussi.

H&M : *Le style fait varier les registres, du témoignage intime, au reportage, au style épistolaire ? Qu'est-ce que cette diversité apporte au roman ?*

M. M. S. : Cette diversité participe de ma volonté de multiplier non seulement les points de vue, mais aussi les écritures, pour donner à voir et comprendre la réalité sous tous ses aspects et formes, dans tous ses mouvements. Je voulais allier polyphonie et polygraphie pour rendre compte des différentes perceptions d'une situation selon les personnages, bien sûr, mais aussi selon le mode privilégié dans la narration. Le style du poète Fantini, dans le roman, n'est pas le même que celui de Bemba, un des réfugiés. Tous deux disent pourtant quelque chose de la situation. Chaque choix esthétique, comme toujours, est aussi un choix éthique, politique. C'est cela, le travail du style et la tentative d'élaborer une vision du monde dans un roman. J'aime ce genre pour sa plasticité, son caractère protéiforme : il peut accueillir tous les genres, tous les registres, toutes les expérimentations narratives. Cela reste un roman.

H&M : *Comment avez-vous écrit ce grand roman polyphonique ?
Quelle a été le temps et les modalités de votre contact avec ce village en Sicile ?
Vous a-t-il fallu mettre de la distance avec cette réalité foisonnante pour vous plonger dans l'écriture ?*

M. M. S. : Lors de mon séjour en Sicile, j'ai beaucoup observé et pris quelques notes dans un carnet que je transportais partout. Je n'étais pas en reportage, pourtant : je n'étais pas un journaliste ou un chercheur sur le « terrain ». J'étais simplement un individu plongé au cœur d'une situation dont les enjeux le questionnaient, lui apparaissaient parfois au détour d'une conversation, lui échappaient aussitôt après. J'étais un peu perdu, mais je sentais, dans ce flux de sensations, d'intuitions, de pensées vagues, que quelque chose couvait. L'envie d'écrire s'est précisée. Je notais tout et n'importe quoi : des bouts de

dialogue, des phrases surgies de la nuit, des ébauches de scènes, des portraits, des descriptions de paysages -on ne dira pas assez combien la Sicile profonde en offre, qui sont magnifiques. Je faisais aussi confiance à ma mémoire, assez poreuse au demeurant. Après le séjour, longtemps après, la reprise de mes notes éparses, le recours à ma mémoire trouée et lacunaire, ont constitué des aspects de l'écriture. Je m'appuyais sur mon carnet et sur mes souvenirs, bien sûr, mais l'essentiel de l'écriture était une recreation de ce qui m'avait échappé, de ce que je n'avais pas perçu ou voulu percevoir sur place. Il a fallu de la distance, oui. Il a fallu, pour plus de lucidité, laisser passer du temps, avoir des questionnements plus précis, moins gorgés d'émotion.

H&M: *Quelle est la capacité de la littérature de retranscrire la densité anthropologique des situations migratoires ?*

M. M. S. : La littérature a un privilège décisif que les sciences humaines n'ont pas : elle peut avoir la prétention de dire ce qui se passe dans les cœurs. En pouvant inventer un passé à un homme, rentrer dans sa tête, rendre ses interrogations, angoisses, désirs, explorer sa part obscure, la littérature donne aux individus une incarnation, une épaisseur historique et psychologique à laquelle les autres grandes disciplines scientifiques ne peuvent, pour des raisons évidentes, avoir. La littérature est à la fois philosophie, histoire, anthropologie, sociologie, psychologie, psychanalyse ; oui, elle est tout cela, mais elle n'est pourtant que littérature. La force de la fiction est tout entière là, dans sa capacité à dire toute la densité et toute la complexité de la condition humaine en recourant à l'imaginaire. Les discours sur la situation migratoire ne s'intéressent souvent qu'à un aspect des choses, qu'à une partie de ses acteurs. La littérature, elle, peut les embrasser et les mêler tous, les dire tous, leur donner tous une incarnation.

H&M: *Ce roman interroge la faillite de l'hospitalité de l'Europe comme une des valeurs dominantes de l'humanisme. Pourquoi avoir choisi un village sicilien aux marges de l'Europe mais situé sur les routes des circulations des migrants subsahariens vers l'Europe ?*

M. M. S. : La crise migratoire est aussi, peut-être surtout, une crise de l'accueil. Mais une crise l'accueil n'est jamais à mes yeux qu'une crise de mémoire. C'est la crise fondamentale à mes yeux. Celui qui ne veut pas accueillir a peut-être oublié qu'il a été accueilli, ou qu'il sera un jour dans la situation de devoir l'être. Oublier qu'on a été accueilli ou qu'on a accueilli : perte du passé ; oublier qu'on pourrait un jour demander l'accueil : arrogance et oubli du futur possible. L'Europe, mythologiquement -et j'en reviens aux épopées- a été bâtie à partir de Rome, cette Rome qu'un certain Enée aurait fondée, selon le mythe virgilien. Or cet Enée a été obligé de partir de sa ville détruite, de traverser la mer, d'y regarder mourir, noyés, des amis ; d'y affronter colère de dieux et périls mortels ; il a échoué en Libye, a été accueilli, est reparti, a erré... Cela ne rappelle rien à l'Europe, même vaguement ? La Sicile est une terre de passages, d'accueils, de peuplements divers. L'histoire des Hommes elle-même est une histoire de déplacements, peuplements, accueils, départs, nomadismes. Longtemps, l'Eu-

rope a incarné un certain humanisme, certes fondé sur la conquête, mais que nourrissait aussi l'idée que l'homme n'était homme que par sa dignité. Je ne suis pas sûr aujourd'hui que la plupart des migrants qui arrivent en Europe aujourd'hui gardent leur dignité. Je ne suis pas certain qu'on la leur préserve en les déguerpissant, en les humiliant, en les brutalisant parfois. Je ne dis pas que l'accueil est facile. Je dis même tout l'inverse dans mon roman. Accueillir un homme différent est peut-être la chose la plus difficile qui soit. Mais je dis que c'est précisément parce qu'on a en face de soi un visage, un homme, qu'il faut dépasser cette difficulté, tenter de se mettre à la place de. L'Europe fait peut-être ce qu'elle peut. C'est bien, mais encore insuffisant. J'aimerais qu'elle fasse ce qu'elle doit. Viendra peut-être un temps où, pour quelque raison funeste, une partie de cette Europe voudra être accueillie ailleurs.

H&M: *Le roman permet-il de déconstruire l'actualité des migrations, celle portée par les médias, pour donner à voir et à comprendre le monde actuel des migrations ? Selon vous l'écrivain doit-il investir l'envers du décor ?*

M. M. S. : Je pense que, sans prétendre détenir la vérité à ce propos, le roman doit toujours dire du réel autre chose que ce qu'on en dit partout ailleurs. Il doit prendre en charge la complexité humaine, la profondeur existentielle, pour ne pas dire métaphysique, de toutes les situations où il y a des hommes. Le grand sujet, le seul sujet, c'est la condition humaine. La littérature doit toujours l'explorer, et ne pas se limiter aux discours superficiels. Cela vaut naturellement pour la question des migrations. Elle sature l'actualité. Le sujet du roman n'est pas l'actualité, mais le monde actuel tel que les hommes y vivent et y meurent, y cherchent la beauté et le salut, parfois, souvent à travers la tragédie et l'obscurité.

H&M: *Peut-on dire que le grand cataclysme final est signe d'une fatalité qui met fin aux violences et aussi source d'espoir ? Cette catastrophe n'annonce-t-elle pas des migrations environnementales qui vont toucher Européens et Migrants dans un destin commun ?*

M. M. S. : La fin du roman peut faire l'objet de lectures multiples. C'est ainsi que je la voulais, ouverte. Mais une chose est certaine : elle tente de rappeler à tous que les êtres humains sont d'infimes et insignifiantes poussières devant la puissance et la fureur des éléments. Tout à leurs petits calculs, leurs petites combines, leurs petites phrases, leurs misérables arrangements et accords et traités pour fermer des frontières ou hésiter à secourir un bateau qui dérive ou chasser des migrants, les hommes en oublient qu'ils ne sont eux-mêmes que les locataires provisoires d'une planète qui peut les expulser quand elle veut. Et qui les expulsera - avec leur aide folle et généreuse. A un moment, le monde nous rappelle notre égalité, notre fragilité devant lui. Là, on se retrouve tous dans notre condition, la condition humaine, ce grand radeau de la Méduse qui navigue dans la nuit vers une destination, l'unique destination que tous les hommes partagent. Il faut le rappeler parfois.

► Soirée de remise du Prix littéraire de la Porte Dorée, 2018, Lauréat Mohamed Mbougar Saar. Photo Anne Volery. @ EPPPD.

H&M: *Que représente le prix littéraire de la Porte Dorée pour vous ?*

Le fait que cela soit le prix du Musée de l'histoire de l'immigration ?

M. M. S. : C'est un prix qui a du sens et pour lequel j'ai, par conséquent, beaucoup d'estime. Je suis heureux et honoré qu'il ait été décerné à *Silence du Chœur*, car je pense qu'il en partage avec lui un même esprit. Je suis, à ma manière, un immigré, et ce prix a une résonnance particulière pour moi. Chaque prix, je l'ai dit, est un encouragement. Celui-ci aussi. Merci à tous les membres du jury, aux jeunes en particulier. J'espère pouvoir continuer à écrire. ■